

XYZ. La revue de la nouvelle

La chambre de l'illumination [Le motel]

David Dorais



Numéro 118, été 2014

Nouvelles de la route : une odyssée en fragments

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. (2014). La chambre de l'illumination : [Le motel]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (118), 24–28.

La chambre de l'illumination

David Dorais

J'AI PASSÉ la journée à Atlanta. Mon Dieu, qu'il faisait chaud ! Les Négros restaient dehors, dans leurs habits dépenaillés, marchant sans but comme des abrutis ou, assis à même le trottoir, mangeant leur crème glacée de leurs babines de cheval, sans avoir l'air de souffrir du soleil, comme s'il avait été leur plus vieil ami. Moi, même mon veston me pesait dans le creux du bras ! Le seul répit dont j'ai pu profiter, ç'a été chez le révérend Dudley. À l'ombre d'un orme centenaire, dans le parc derrière l'église, il m'a offert une bouteille de Coke bien froide. Nous avons bavardé longtemps : des épîtres de Paul, de la foi, de la charité... Un sage, le révérend, plein de la Parole divine. Je lui ai demandé sa bénédiction avant de partir.

Au centre-ville, les hôtels chargent trop cher. En tout cas, les hôtels respectables, parce que les autres, ceux qui vous demandent peu d'argent mais vous prennent votre âme, ils se trouvent dans les quartiers de Négros, parmi les lieux de perdition : tripots, débits de boisson et clubs de jazz. Tout le monde, depuis la fin de la Guerre, recherche le sexe. Voilà, on leur donne *Playboy* ! L'Amérique est en train de sombrer.

La pesanteur du jour a vicié l'atmosphère. Je prends ma Chevrolet et je roule vitres baissées vers le nord, vers Marietta, où je suis allé récemment. Je sais qu'on peut y trouver des établissements décents et abordables. Mais avant la ville, à la jonction de la 401 et de la 407, j'aperçois une immense enseigne, des lettres jaune vif et rouge rubis qui annoncent : « *Come On Inn* ». Puis, en lettres noires sur un panneau blanc : « Déjeuner copieux — Agréments pour messieurs — À partir de 4,50 \$ la nuit ». Un cœur géant brille au sommet d'un poteau. C'est nouveau ici. Pas surprenant : il en pousse partout, des motels, depuis que les Holiday Inn ont été lancés. Je connais la formule des Come On Inn, sans

y être jamais allé. J'en ai entendu parler. Ils doivent en faire, de l'argent, ça oui !

Je passe à la réception avant de gagner ma chambre. Hop ! Chapeau et veston sur le lit, et je les suis de près. Je râle de fatigue pendant que j'enlève enfin mes souliers, en poussant le talon avec mes orteils. Les yeux fermés, je sens le courant d'air sur mon visage et j'entends la rumeur des voitures entrant par les fenêtres ouvertes...

Est-ce que je me suis assoupi ? La noirceur est tombée d'un coup. Mais la chaleur se maintient : je détache quelques boutons de ma chemise. Ensuite, je tourne la tête pour regarder ce qui m'entoure. Je n'ai même pas pris la peine de fermer les rideaux en arrivant, les faisceaux des phares sur la route balaient la chambre à intervalles réguliers. Dans l'obscurité, il me semble que la moquette et les murs sont bleus. Un bureau en lambris supporte un gros téléviseur, sur l'écran duquel scintillent les couleurs gaies de l'enseigne géante, à présent illuminée dehors. Dans un coin, des meubles placés de façon à imiter une salle de séjour : une table en plastique et deux chaises modernes qui ressemblent à des fleurs ouvertes. Il y a aussi un fauteuil en cuir sur lequel est assise la Nègresse, les bras croisés. Une lampe dorée en forme de sablier est fixée sur le mur au-dessus du lit.

Je me lève et, quand j'allume, la Nègresse cligne des yeux. On voit qu'elle a pleuré, même si elle essaie de détourner le regard pour cacher ses yeux rougis et les traces de larmes sur ses joues. Elle fait une moue de babouin. Dans la salle de bains, je m'asperge le visage d'eau et je me lave les mains avec la savonnette. De retour dans la chambre à coucher, je commence à me déshabiller. Tout en retirant mes vêtements, j'examine la Nègresse. Elle porte un corset noir lacé sur le devant et surmonté d'une grosse boucle blanche. Au lieu de me faire face, elle me tourne presque le dos, blottie au creux de son fauteuil. Elle serre les genoux, les cuisses à peine cachées par un tablier blanc et par une courte jupe noire bordée de dentelle. Des bas immaculés lui couvrent les jambes jusqu'aux genoux. L'un de ses escarpins roses est 25

tombé, et un plumeau traîne à côté. Planté dans ses cheveux rêches, un serre-tête en dentelle. Les lumières de l'extérieur dansent sur sa gorge, aussi foncée et luisante que la carapace d'un cancrelat.

Elle fixe la moquette, comme si elle y lisait sa destinée. Soudain, je surprends le coup d'œil qu'elle lance à la dérobée dans ma direction. Je suis nu de la tête aux pieds, comme Adam l'était en Éden. Je m'assois sur le lit. La main posée sur ma source de vie, je reste un moment à observer la fille. D'abord, je lui dis d'écarter les jambes. Elle le fait. Ensuite, je lui dis de remonter sa jupe, sans se presser, et en se caressant. Elle le fait. Elle ne porte pas de culotte. Je peux voir l'horreur qui s'ouvre entre ses cuisses, une espèce de grosse oreille charnue et fripée, d'un noir crasseux avec du rose au fond, le tout environné de poils de rat. Je sens l'odeur infecte qu'elle dégage, cette enfant de Cham. L'impureté se dévoile sur son visage. Le patron de l'hôtel m'a assuré qu'aucun client, jamais, n'a été volé par l'une des filles. Mais s'il fallait qu'elle s'essaie, je lui en donnerais une, de ces raclées ! Je lui dis de délayer le haut de son corset, qu'elle les montre un peu, ses sales tétons, et qu'elle se pince les pointes. Elle le fait en sanglotant, agitée de hoquets. Je lui dis de venir s'asseoir à côté de moi. Elle reste immobile, un air de défi dans les yeux. Elle renifle, puis elle lâche un non. Je répète mon ordre, et elle répond, la voix tremblante : « J'veux pas, M'sieur. »

Alors je bondis du lit. Qu'est-ce que ça signifie ? Hein ? Qu'est-ce que ça signifie, bon Dieu ? Elle doit obéir ! On la paie pour obéir ! Qu'est-ce qu'elle croit ? Être la nouvelle Rosa Parks ? Pouvoir échapper à son devoir ? Bon Dieu qu'elle a l'air stupide avec ses grands yeux effarés, les mêmes que tous ceux de sa race ! Sa race qui la destine à servir l'homme blanc et à se laisser tringler par lui ! Elle n'est qu'une ordure de pute, une petite Nègresse juste bonne à baiser ! À ouvrir les cuisses et à offrir ses seins à lécher pendant qu'on se la farcit ! La malédiction de Cham pèse encore sur son front et sur

26 celui de son peuple ! J'ai envie de la battre, comme ses sales

esclaves d'ancêtres ! Elle croit valoir mieux ? Salope sans le sou ! Elle devrait se montrer reconnaissante du travail qu'on lui offre ! Comment elle le gagnerait, son blé, sinon, hein ? Elle veut quoi ? Que je fasse venir le patron ? Que j'appelle la police ? Ah ! ça oui, ce serait beau, de voir deux agents la tirer par les cheveux et la forcer à coucher, tandis que je lui arracherais sa jupe ! Qu'on lui écarterait les jambes en tirant sur ses bas ! Jusqu'à les déchirer, tiens ! Qu'est-ce qu'elle obtiendrait ? Ses petits habits de servante française ne cachent pas sa peau merdeuse ! Elle veut se révolter, hum ? Elle fait peut-être partie de la NAACP ? Elle se figure valoir mieux que le Blanc, c'est ça ? Elle s'imagine que je vais laisser tomber ? M'endormir, et tout oublier ? Elle espère que... que...

Je tourne en rond, je brandis le poing, je donne un coup sur le bureau, le téléviseur en résonne. Je passe dans la salle de bains boire un verre d'eau. Et qu'elle ne s'avise pas de s'enfuir, hein ! Quoi faire, mon Dieu, quoi faire ? La châtier, oui, mais comment ? Je me sens perdu, sans lumière pour me montrer la voie.

Dans les cas difficiles, la Parole m'a toujours été d'un secours admirable. Je vais ouvrir le tiroir du bureau, y prends la Bible laissée par les Gédéons. Je l'ouvre au hasard et laisse la grâce guider mon doigt. C'est vers Matthieu qu'elle m'a mené : « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'avez visité. » La foudre m'a traversé l'âme. Le révérend Dudley ! Ne m'a-t-il pas parlé, aujourd'hui même, de ces versets mêmes, m'expliquant qu'ils étaient la source de la bienveillance que nous devons aux plus petits de nos frères ? Et là, en ce moment précis, un scintillement jaune et rouge, le rouge de l'amour, de la charité, ne reluit-il pas sur le visage de la Négresse ? Ce rouge ne provient-il pas du cœur géant qui surplombe le motel, comme un Sacré-Cœur éclairant mon chemin dans la nuit ?

L'esprit de Dieu agit selon des voies mystérieuses. Que s'est-il passé à cet instant pour que je me transforme ? Rien de visible ne s'est produit, et malgré tout je me sens un nouvel homme depuis. Oui, les larmes me montent aux yeux quand j'évoque ce moment, fugace mais éternel, où mon âme est née à nouveau, transfigurée par la lumière du Paradis.

Plein de contrition, je me suis jeté à genoux devant la pauvre fille. J'ai appuyé la tête sur ses pieds, la suppliant de me pardonner. J'ai levé mon regard vers elle, et j'ai vu son visage reluire de larmes, comme le mien. Lentement, je me suis dressé. Une main sur sa joue, la caresse d'un père plein de compassion. Des baisers tendres sur son front. Pourquoi ai-je voulu la forcer ? Qu'elle me pardonne, oh ! qu'elle me pardonne ! Elle n'était plus une esclave, ne l'avait jamais été. Une aimée, une sœur en Christ. Les mains posées sur ses épaules, en signe de respect. Les doigts le long de ses lèvres, sur son cœur, sur la dentelle de son tablier. Ma nudité vivante, offerte, tendue. Chair contre chair. Dans cette chambre de l'illumination, ma chair blanche unie à sa chair noire. Oh ! visage béni ! Ses soupirs ardents. Ses mains crispées sur les bras du fauteuil. Ses yeux levés au ciel. Tu me fais perdre le sens, ma fiancée !... Ma semence épanchée sur ta face. Coulant sur ta bouche. Tu t'en délectes comme du miel. Couvrant ton visage, c'est le voile blanc de l'épousée dans le Cantique. « Je suis noire, et pourtant belle », dit la promise. Tu pleures de gratitude.

Six ans déjà se sont écoulés depuis cette nuit-là, mais elle est si vivace dans mes souvenirs que je la revis chaque fois que je me plonge en eux.

Aujourd'hui, je regarde à la télévision la marche du pasteur King sur Washington. Un esprit nouveau souffle sur notre pays. Le souffle de la charité. Balayée, l'ancienne loi ! Brillent désormais sur nos fronts les rayons de la concorde. Il nous en a fallu, du temps, pour y parvenir ! Mais je sais que moi, dans cette chambre de motel, cette nuit-là, j'ai contribué à ma mesure, avec humilité, dans le respect et dans l'amour,